



La seconde lettre du chevalier Georges à monsieur le Prince.

<https://hdl.handle.net/1874/363101>

LA SECONDE
LETTRE
 DV CHEVALIER
GEORGES
 A MONSIEVR
 LE PRINCE.



A PARIS,
 Chez IEAN BRUNET, rue neuve saint
 Louys, au Canon Royal, proche le Palais.

M. DC. XLIX.

84

LA SECONDE
LETTRE
DU CHEVALIER
GEORGES
A MONSIEUR
LE PRINCE.



A PARIS,
Chez JEAN BRUNET, rue neuve saint
Louis, au Canon Royal, proche le Palais.

M. DC. XLIX.



LA SECONDE LETTRE DV CHEVALIER

Georges, à Monsieur le Prince.



ONSEIGNEVR,

J'auois creu que ma premiere lettre feroit quel-
 que impression sur l'esprit de vostre Altesse, non
 pas à la verité par la force de l'eloquence, mais par
 celle du raisonnement. Je ne vous ay pas dit de bel-
 les choses, mais ie vous en ay dit de tres bonnes:
 mes pensées n'estoient pas delicates, mais elles
 estoient iustes; & si mes parolles n'estoient pas
 douces, elles estoient veritables. Je ne me suis pas
 voulu rebuter par ce mauuais succez, & comme
 j'ay tousiours la mesme affection pour ma patrie,
 & le mesme respect pour vostre personne, i'ay re-
 pris la plume, quand i'ay veu que vous ne quittiez
 point l'espée, i'ay voulu faire de secondes prieres,
 quand i'ay veu la continuation de vos premieres
 entreprises. Certes, Monseigneur, si dans le com-
 mencement de ces troubles, i'auois quelque rai-

son de vouloir dissuader vostre Altesse de ces violens desseins qui vous ont armé contre vous mesme, i'en ay maintenant beaucoup dauantage, puis qu'alors vous auiez sujet d'esperer toutes choses, & qu'a present vous avez sujet de les craindre. Vous estiez en ce temps là dans l'abus qui a esté commun à toute la Cour, que dans trois marchez Paris seroit affamé, que le pauvre demanderoit du pain au riche, de la mesme sorte que le voleur demande la bourse au passant, que le peuple regarderoit le Parlement comme son bourreau, & qu'enfin il vous le liureroit pour vostre vengeance, & pour la sienne; mais voila douze marchez passez, & Paris subsiste, le pauvre demande, & regoit l'aumône comme autrefois, le peuple regarde le Parlement cōme son pere, loin de vous le vouloir mettre entre les mains, il exposerait mille vies pour luy, & feroit des vœux pour vostre perte, si elle estoit necessaire à la conseruation. Quoy Monseigneur, M. A. ne scait elle pas que ce sont les biens faits, & non pas les mauuais offices qui gaignent des volontez, le peuple n'est pas extremement esclaire, mais il est sensible, il n'est point si stupide qu'il ne sçache faire le discernement que les bestes mesmes font entre ceux qui leur donnent à manger, & ceux qui les battent. Vous avez vne armée de brigands, & de sacrileges; & le Parlement en a vne de gens qui payent, & qui ne font du mal qu'aux ennemis.

Vous

II A

Vous avez vne armée où il y a quantité d'estran-
gers, & celle du Parlement est toute composée de
bon François. L'esperance du butin & l'impunité
des crimes ont engagé & retiennent vos soldats.
Le service du Roy, l'amour du Pays, & la discipli-
ne sont les chaînes des nostres. Mais certes, il fal-
loit bien que ceux qui composent les deux armées
eussent du rapport avec les personnes pour qui ils
combattent, vostre armée combat pour vn voleur,
& pour vn estrangier, & la nostre pour ceux qui
sont le procez aux voleurs, & qui sont les Peres
de la patrie. Vous direz que ce n'est point Maza-
rin pour qui vous avez pris les armes, que c'est
pour le service du Roy, & pour la manutention
de son Authorité, contre vn Parlement rebelle:
Mais comment le pouuez-vous qualifier de ce
nom, puis qu'il ne demande que le retour de son
Prince, & que ces Astres de la France ne peuvent
souffrir qu'avec regret l'Eclipse de leur Soleil.
Bien loin de tomber dans les espouventables sen-
timens de l'Angleterre, ces Messieurs ne vou-
droient tenir leur Roy à Paris, que pour luy ren-
dre les adorations qui luy sont deuës. Quand on
leur enuoya dire qu'ils s'en allassent à Montargis,
n'estoit-ce pas la mesme chose, que si la hautesse
qui n'est pas plus infidelle que l'Eminence, eut
commandé à ses sujets de luy enuoyer leurs testes?
O que Mazarin estoit mal habile, s'il a creu qu'ils le

deussent faire : O le meschant s'il a creu qu'ils ne le feroient pas, puis qu'il ne pouuoit ignorer que c'estoit mettre le Royaume dans vn horrible combat. Pleust à Dieu que vous eussiez pris la peine de lire leur Apologie, aussi bien que les libelles de la Cour, au lieu de l'arrifice & de la complaisance de ceux cy; vous eussiez veu dans celle là la verité sans desguisement & sans flaterie. C'est là que non seulement les bons esprits comme vous, mais encore les mediocres ont peu voir laquelle des deux armées combat pour le service du Roy, & pour l'affermissement de son Authorité, quoy que toutes deux ayent de la ialousie pour ce titre, il ne scauroit legitimement appartenir à toutes deux & c'est vne verité cognüe d'elle-mesme, que le motif de l'vne, n'est que le pretexte de l'autre, elles crient toutes deux viue le Roy, mais si i'estois de la vostre, i'aymerois autant dire, viue Mazarin. Car, Monseigneur, n'est-il pas vray qu'estre Roy, n'est autre chose qu'estre absolu, souuerain, independant; & n'est-il pas vray aussi que le Cardinal l'est, si bien que la raison d'Estat, n'estant autre chose que son bon plaisir. Vostre Altesse à l'esprit excellent, elle l'a cultiue par la Philosophie, & n'aura pas grand peine d'adiouster la conclusion à ce Syllogisme. C'est dans cette equivoque que l'on peut dire que le Parlement a pris les armes contre le Roy, les ayant prises contre Mazarin; il

7
est vray que estant vsurpateur, on ne merite que le
nom execrable de Tyran. C'est contre son autho-
rité que nous auons pris l'espée, & par consequent
pour celle de nostre Roy naturel, puis qu'on ne
sçauroit ruiner l'authorité de l'un sans affermer
celle de l'autre. Encore vne fois, Monseigneur,
ostez vous le bandeau de deuant les yeux, defai-
tes le charme, ne vous laissez plus seduire aux illu-
sions d'une fausse gloire, vous qui en auez tant ac-
quis de veritable. Il ne vous sera pas si aisé de vain-
cre vos compatriotes que les estrangers, & quoy
que l'honneur accompagne ordinairement la diffi-
culté, ils n'iroient pas de compagnie en cette ren-
contre; reservez vostre courage & vos cinq cam-
pagnes d'experience pour des victoires plus faciles
& plus glorieuses. Nostre armée est plus grande
que la vostre, & quand elle seroit defaite, nous
auons vne ressource de trois cent mille combatans
à qui il ne faut ny monstre ny subsistance; les
estrangers nous offrent du secours que nous iu-
geons superflu, & vous auez trop de lumiere pour
ne pas iuger que l'Archiduc Leopold seroit bien ai-
sé de voir son vainqueur humilié. Ne luy donnez
pas cette satisfaction, Monseigneur, & quoy que
la crainte de la mort ne soit pas capable de vous
faire changer le moindre de vos desseins, conser-
uez pourtant vne vie si precieuse que la vostre, &
pour qui nous apprehenderons tousiours quand

